

LEGENDE

J'ai peur de tout.

J'ai peur même du son de ma voix quand je parle à un étranger. Nuit immense. Le sol du chemin racle sous les pieds. Les cailloux étincellent au choc des pas. Là-haut, dans la cime frissonnante des pins, une mélodie ténue et triste.

La maison est en ruines. C'est une ferme bâtie en pierres irrégulières. La façade est tordue et béante. La porte noire a un rictus... Sur le côté, une étable plus douce, plus humaine, où on a dormi récemment. L'eau s'étend plus loin, entre les arbres, comme un tissu soyeux. Il y a la lune.

J'ai peur de tout.

J'entrerai. Dans la salle basse, sur le mur noirci de fumée, je ne verrai que le triangle blanc de son absence.

Elle n'est plus là. On l'a enlevée. Une dernière fois. Si un Demiurge ardent soulevait le ciel et rendait le soleil à toutes choses, au cœur de cette nuit, peut-être tout redeviendrait-il comme avant. Peut-être pourrais-je avoir peur en paix. Dans un confort régulier et stable... Ainsi au théâtre. Trois coups. L'ombre s'appesantit sur le corps. Mais l'âme boit la lumière, et la danse, sur la scène, emplit l'âme.

Comme au théâtre, trois coups...

Je me suis assis sur le seuil. Je ne veux pas voir le triangle blanc. Je vais fermer les yeux. Mais avant, encore une fois, je contemple l'eau à travers les arbres. Je devine son murmure. J'entends l'horrible musique qui flotte au loin.

L'Homme était jeune encore. Un visage ardent et tourmenté. Des yeux plus vifs que l'acier, plus chauds que la flamme. Il n'avait jamais voulu se marier. On ne lui en tenait pas rigueur, bien que cela eût été plus en accord avec les lois de sa famille.

Il s'appelait Pierre. Son apparence était calme. Il vivait d'inquiétudes, de recherches, de scrupules, et seuls le savaient ceux qui l'aimaient. Je faisais partie de ceux-là. J'étais fort petit et il me semblait très vieux. C'était mon oncle. Je prononçais, en son honneur, le mot "oncle" avec une inflexion de voix spéciale, douce, pénétrante, car il était bon.

Nous ne nous parlions pas souvent. Il m'intimidait. Lorsque les grandes personnes riaient en cercle après le repas, je m'asseyais à l'écart et je le contemplais. Il fumait. Il riait des yeux plus que des lèvres et ses doigts flexibles et bruns parlaient mieux que sa voix.

Lorsqu'on nous envoyait nous coucher, je montais à regret, tenant ma bougie à la main. La flamme vacillante faisait danser sur les murs, puis au plafond, l'ombre de la rampe d'escalier. Mes cousins riaient. Il fallait qu'on nous fit taire quatre ou cinq fois avant que nous nous décidions à chuchoter simplement. Puis ils s'endormaient. Moi seul demeurais couché dans le même lit que Jacques, draps rejetés à cause de la chaleur, écoutant tour à tour le bruit du vent dans les arbres et la rumeur des voix sur la terrasse.

C'était une étrange symphonie avec de brusques éclats et de longs silences. Puis une voix seule reprenait comme un motif pour faire jaillir à nouveau ce murmure compact dont je ne saisissais pas le sens.

Il y avait les voix de femmes, les voix d'hommes, les rires... Et tout cela me faisait mal et me protégeait de la peur. J'étais jaloux de leur gaieté, heureux de leurs rires qui tuaient le silence. Tandis que Jacques commençait de ronfler je sentais naître mes larmes... Je les laissais couler sur mes joues, jusqu'à mes lèvres. Je les buvais lentement. J'étais court, ramassé, vulnérable. La cime noire des sapins, à l'angle de la fenêtre entre deux étoiles s'agitait violemment sous le vent avec une plainte sèche.

Comme nous faisons une partie de cache-cache, Jacques m'entraîna un jour dans la ferme isolée. Il prétendait que c'était une cachette très sûre. J'hésitais à le suivre. La maison était en ruines (nous devions la vendre sous peu). On disait qu'il y avait des rats, des chauve-souris et des serpents. Jacques riait. Il avait pris ma main et marchait très vite sur le chemin caillouteux : "ils ne risquent pas de nous trouver ici" disait-il. Jacques était rond comme une pomme. Il transpirait facilement et les sifflements sifflaient étrangement entre ses dents. Nous nous sommes cachés dans la cheminée. Le souffle court, blottis l'un contre l'autre, nous avons attendu dans une immobilité parfaite. Je regardais le ciel par un grand trou du toit. Le ciel bleu, éclatant, avide. Puis les murs décrépités et noirs de fumée... et tout à coup j'étouffai un cri ! Jacques me pinça : "tais-toi !" m'ordonna-t-il. Mais moi, affolé, je tendais mon doigt vers le mur, en face de moi.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Ben quoi... c'est la tête, dit Jacques.

Je restais bouche bée, à la contempler.

Tête noire de bois sculpté. Masque. Visage ovale, pur comme celui d'une femme. Le nez était mince, avec ce léger renflement du bout, à peine sensuel. La bouche petite, serrée et cependant charnue. La bouche semblait sourire, mais les yeux étaient cruels.

- Qui est-ce ? demandai-je.

- C'est la tête, dit Jacques excédé.

Puis au bout d'un instant :

- Faut pas la toucher, elle fait mourir.

Je m'avançai au milieu de la pièce, fasciné. Je marchai jusqu'à ce que je sois presque contre le mur. Je ne pouvais quitter la sculpture des yeux. Comme un somnambule je grimpai sur un gros caillou. Je me hissai le plus que je pus, j'étendis le bras...

- Faut pas ! cria Jacques.

Mon doigt s'étirait, j'étais sur la pointe des pieds et le caillou dansait sous moi. Je sentis le contact poli du bois noir, à peine... comme un souffle... et je m'écroulai... J'entendis un hurlement sauvage... un cri qui retentit encore en moi aujourd'hui...

Je me relevai. Jacques était déjà loin, butant sur les caillasses, hurlant de terreur... Son cri ininterrompu était comme une sirène d'alarme. Il courait les poings contre les côtes, le souffle court.

Étais-je mort ? Que m'était-il arrivé ? Je marchais lentement. Mes mains étaient pâles, mon genou saignait et Jacques criait toujours au-delà du tournant du chemin. Ensuite j'entendis des voix confuses. Abasourdi, je m'assis et attendis.

Pierre arriva le premier. Il courait, son visage était blanc. Lorsqu'il me vit il ralentit à peine. Le soleil luisait sur son front dégarni. Sans doute chassait-il non loin de là car il avait son fusil en bandoulière.

- Tu as mal ? demanda-t-il presque tout bas.

Sa main palpait mes épaules, mes jambes et son regard bleu ne quittait pas le mien. Je demeurais muet. Je contemplais l'eau immense de ses yeux, insondable, profonde. La surprise de ce regard qui plongeait en moi m'éblouit.

- N...non, articulai-je enfin.

Les autres arrivaient.

- Jacques a crié que tu étais mort, dit Pierre.

Il sourit, m'aida à me lever, me prit la main.

- Vous avez eu peur, n'est-ce pas ?

Je fis "oui" de la tête. Cependant je n'avais pas eu peur un seul instant.

Bientôt j'étais entouré de tous. On riait. On se moquait de Jacques qui m'avait cru foudroyé alors que j'avais perdu l'équilibre. Pierre empêcha qu'on nous grondât. Il rassembla tous les enfants et nous emmena en face de la tête. Nous étions six en demi-cercle.

Pierre étendit le bras et toucha le masque.

- Cela ne fait pas mourir, dit-il.

Chacun à notre tour nous touchâmes la tête. Pierre nous hissait jusqu'à elle. Lorsque je sentis sous ma main le contact du pur visage de bois, pourquoi pensais-je alors que c'était un visage de femme ? Les lèvres étaient pures, droites, fermes. Le front était apaisant au toucher... Comme nous reprenions le chemin du retour l'un de nous demanda pourquoi on disait que "toucher la tête faisait mourir".

- C'est une vieille histoire, dit Pierre. Il ne faut jamais croire les vieilles histoires. Quand la ferme était habitée, les paysans qui l'occupaient prétendaient depuis toujours que l'on ne devait pas ôter la tête de l'étable... sinon, tout le bétail mourrait...

- Mais c'est peut-être vrai ?

Pierre sifflait doucement. Le fusil se balançait contre son épaule.

- Une tête de bois... une tête de bois, dit-il enfin. On a pris une souche, et dedans on a tracé un visage. Ensuite on l'a sculpté. Un homme a fait ça. Un dimanche après-midi, peut-être. Pourquoi voulez-vous que cette tête fasse mourir ? Elle n'est pas plus vivante que ce caillou ou que mon fusil.

Je marchais à côté de lui. Je pris sa main. Je levai mon regard vers lui. Moi qui avais peur de tout ce qui rit, de tout ce qui bouge, moi qui redoutais plus que tout ma tristesse et mon angoisse et tous les mouvements de mon âme, je plongeai mes yeux dans les siens avec une confiance absolue. J'étais seul, avec lui parmi nous tous, à croire que la pierre est pierre et que le bois est bois.

C'est à l'automne suivant, à l'heure du goûter, qu'il revint de la chasse avec un drôle de sourire.

Nous beurrions nos tartines après les avoir grillées au feu de la cheminée. Dehors tombait une pluie compacte. L'un de nous exaspérait le vieux phonographe. Les cartes à jouer jonchaient le tapis. Le chien boueux dormait sous le canapé (il rêvait qu'il courait, on voyait frémir ses pattes). Ma mère cousait près de la fenêtre. Elle cassait son fil avec ses dents juste au moment où Pierre entra dans le salon. Le phono expirait aux derniers sons de la Walkyrie. L'horloge fit entendre son balancier de cuivre. L'odeur amère du thé dans les tasses blanches flottait...

Pierre s'assit. Il ouvrit sa gibecière.

Il se tenait un peu voûté, jambes écartées, et dans ses mains nous vîmes tous la tête.

Personne ne souffla mot. On s'approcha lentement. Dans ses doigts bruns, adroits, souples, le visage apparaissait comme un masque. Ce n'était qu'un visage très plat. Ce n'était qu'une face.

- Tu n'aurais pas dû, soupira ma mère.

Pierre haussa les sourcils, au coin de ses lèvres naissait un rire.

- Cette tête nous appartient. La ferme va être vendue. Je regrette de laisser un tel objet aux mains d'étrangers...

Il la tenait avec tendresse par les cheveux et par le menton. Il l'écarta un peu de lui.

- Elle est belle, dit quelqu'un.

- Est-ce une femme ? demanda un autre.

Pierre la contemplait toujours.

- C'est un adolescent, décréta-t-il.

Il détailla la beauté des lignes en connaisseur, puis il posa le masque sur la table pour s'emparer d'une tasse de thé qu'on lui offrait.

- Si c'était une femme, dit-il ensuite, son expression serait bien cruelle ! Croyez-moi, c'est un jeune sorcier.

On se désintéressa de la tête. On parla d'autre chose. Elle demeurait, tache noire sur le tapis vert, près d'un journal de broderies, accotée à une pipe.

Le lendemain la domestique la rangea au fond d'un tiroir de commode.

Pierre mourut quatre jours après.

Ai-je encore peur ? Le vent souffle de plus en plus fort. Le vent qui porte avec lui l'horrible musique et la senteur du lac.

Pierre s'est noyé dans le lac. Je revivrai longtemps cette journée de septembre où Pierre mourut. Il y eut tant de tristesse ce jour là. Jusque là la mort n'avait pas de sens. Au début je croyais à un mensonge. Demain, Pierre reviendrait. Personne ne le saurait, mais il serait derrière les rideaux des fenêtres ou dans l'embrasure des portes. Et moi, à force de le chercher je finirais bien par le retrouver... Je ne croyais pas à la mort de Pierre, et pourtant le goût des larmes et du drame était en moi.

Je sus bien plus tard que ma mère, le lendemain de cette mort, avait replacé elle-même la tête au mur de la ferme abandonnée.

- o -

La ferme vendue, le temps coula encore et nos vacances changèrent avec le temps. Je ne compris la mort de Pierre qu'avec d'autres morts. Je cessai peu à peu de l'attendre, de le guetter, de croire au mensonge. Ai-je peur encore ? Est-ce bien la peur dont il s'agit ? Je suis tassé, assis sur la pierre comme un mendiant. J'ai envie de pleurer. Le silence pèse sur moi comme un sortilège. Je n'écoute ni ne vois. Je suis ramassé au creux de moi-même.

Pourquoi ai-je pensé à Pierre ? Pourquoi suis-je venu m'asseoir sur un seuil qui ne m'appartient plus ?

Où suis-je ? Qui suis-je ? En moi l'instant est si intense que j'oublie absolument tout. J'aimerais entendre un chien hurler à la mort, et marcher dans les bois. Sentir sous mes pieds les feuilles mortes humides, et quelques branches aussi fouetter mon visage. J'aimerais n'être pas humain, et cependant ressentir tout en homme. Je voudrais rejeter hors de moi tout ce qui n'est pas la terre, tout ce qui n'est pas l'herbe, tout ce qui n'est pas l'eau et le vent.

Pierre... Plus tard on fit sur lui une belle histoire. Il était mort en héros. Mais qui était-il ? En moi ne demeure que ce petit bout d'enfance où son regard mettait un paroxysme de joie dans mon cœur. Il ne faut pas croire ce que l'on dit des morts.

Tout est simple. Je suis venu ici et j'ai pensé à Pierre car le nouveau propriétaire de la ferme vient de mourir. Il avait enlevé la tête du mur de l'étable et l'avait portée chez un antiquaire. Trois jours plus tard une pneumonie aiguë l'emportait...

La tête est perdue à jamais.

N'ai-je pas inventé ce masque ? Les lignes pures de ce visage ? Le plus réel souvenir que j'en puisse avoir n'est-il pas une tache sombre sur un tapis vert, près d'un journal de broderies ?

Mes mains la connaissent mieux que mes yeux. Si j'avais sous mes doigts un peu d'argile j'y puiserais ces yeux et ces lèvres, j'y façonnerais ces cheveux. Je pourrais alors la saisir par le menton, comme Pierre, avec une infinie tendresse.

Mais mes doigts ne retrouveront jamais cette forme précise que rien ne peut plus leur révéler.

Août 1951

J'intitule LEGENDE ce texte qui n'avait pas de titre. Il est daté d'août 1951. Je l'ai probablement écrit pendant mes premiers congés payés quand je travaillais à Sudel. A la va-vite, semble-t-il, car l'écriture n'est pas fameuse.

J'ai probablement voulu garder en mémoire, de façon cryptée comme d'habitude, l'histoire de la tête de Saint Loup. En même temps, une certaine superstition (dont je suis coutumière) m'a fait éviter de la nommer.

Ce masque était dans l'étable de la ferme de Bosco (entre L'Encastre et la route des Cammazes, aujourd'hui transformée en hôtel). Jean Doat l'avait récupérée, et il est mort peu après. Jeanne l'avait remise en place. Mais l'acheteur de Bosco fit ensuite comme Jean Doat, et mourut illico de pneumonie.

Frédéric, qui croyait à cette légende, affirma ensuite que "là où était la tête elle ne ferait plus de mal à personne". Nous pensons qu'il s'est chargé de l'enterrer pour conjurer le maléfice.

Cette nouvelle un peu maladroite évoque toutefois bien des choses sur les étés à L'Encastre : les bougies, les voix des parents sur la terrasse le soir, le grand salon et le chien qui rêve qu'il court (Pills). Sans oublier les fréquentes noyades des années trente...

Pierre est un portrait aimant de mon frère.